

# LES MYSTÈRES DU CONGO

---

## TROISIÈME PARTIE

### TRIOMPHE DE LA CIVILISATION

---

#### I

#### VINGT BRAS DE MOINS

Lorsque de Sambry avait lancé sa menace contre les porteurs rebelles, il s'était attendu à une soumission immédiate.

Il n'en fut rien.

Au lieu de s'incliner, les porteurs protestèrent hautement contre les fatigues qu'on leur imposait et menaçaient le chef du poing.

Leur attitude courroucée ne laissait aucun doute sur la fermeté de leurs intentions, et de Sambry se prit à croire que c'était pour toutdebon.

Il essaya alors de les convaincre, de leur démontrer la folie du plan qu'ils avaient formé et de les menacer encore.

Rien n'y fit.

Bien plus, soudain l'un d'eux se rua sur l'explorateur et, d'un coup violent, le culbuta.

La ruse réussit si bien que de Sambry roula jusqu'au pied de la petite hauteur sur laquelle il se trouvait.

Prompts comme des éclairs, les porteurs, lançant un cri de triomphe, détalèrent au loin, sans que l'on eut le temps de songer à les rattraper ou de leur adresser quelques coups de feu, en guise de punition.

De Sambry se releva péniblement, aidé par Mwama, et tout confus,

regarda fuir les indigènes, dont les silhouettes se perdirent bientôt dans les ombres du soir.

Un moment le chef resta comme frappé de stupeur.

Puis, recouvrant ses esprits, il passa la main sur son front.

— Eh bien, mon ami, fit-il à Mwama, que dis-tu de cette équipée ?

— Je dis que c'est un fâcheux contretemps, maître.

— En effet.

— Heureusement, ils n'ont rien emporté.

— Grâce à toi.

— Ou grâce au hasard qui m'a fait découvrir leur complot.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Je ne sais.

— C'est un grand nombre de bras qui nous font défaut.

— Ce qui m'inquiète ce sont nos bagages.

— A combien étaient les fuyards ?

— Une vingtaine au moins.

— Et les autres ?

— Les autres sont paisibles, maître.

— Que vont-ils dire en apprenant cette nouvelle ?

— Je crois qu'elle les laissera indifférents.

— Espérons-le. Heureux encore que ceux-là nous soient restés.

Le cœur navré, les deux explorateurs firent leur rentrée au campement, d'où l'on avait remarqué un mouvement inusité, sans pouvoir cependant, s'en rendre exactement compte.

Ainsi que Mwama l'avait prévu, les porteurs restés fidèles accueillirent la nouvelle imprévue avec une indifférence parfaite, et semblaient vouloir y rester totalement étrangers.

Certains mêmes désapprouvèrent hautement leurs congénères, ce qui tranquillisa les explorateurs sur l'avenir.

L'heure du souper étant arrivé, on se mit à table ; mais il régnait dans la tente des explorateurs un nuage de tristesse et de désappointement, parfaitement admissible, du reste.

De Sambry secoua la tête avec appréhension et ne put s'empêcher de songer anxiétement à la situation que leur créait cette nouvelle infidélité.

— Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ? répétait-il.

Puis, soudain, retrouvant son énergie indomptable :

— Le seul moyen est de doubler les charges à ceux qui nous suivent ; et, au besoin, je porterai ma part, comme le premier venu.

— Moi, aussi, fit Harris.

— Et moi également, ajouta une voix connue.

Tout le monde se retourna, et l'on vit arriver sir William, faible, encore pâle, mais droit comme aux plus beaux jours de sa vie.

Le docteur s'élança vers le convalescent :

— Quelle imprudence ! s'écria-t-il.

— Comment, une imprudence ?

— Je ne vous avais pas permis de vous lever.

— Je le sais bien.

— Pourquoi le faites-vous donc ?

— Parce que je suis guéri.

— Vous le pensez ?

— J'en ai la conviction.

— Vous pourriez avoir tort.

— Oh que non ; je me sens complètement rétabli.

— Et que venez-vous faire, ici ?

— Partager vos travaux.

Décidément Harris tombait de son haut.

Ce sir William était un homme exceptionnel.

Il y a une heure à peine, son corps, faible et abattu, avait peine à trouver un peu de repos dans un hamac relativement moelleux, et maintenant il était là, debout, animé d'une force nouvelle, réclamant sa part des labeurs.

C'est qu'un examen furtif et connaisseur donnait, en réalité, la conviction à Harris que Darly avait repris sa vitalité et que, non-seulement tout danger avait disparu, mais encore que la santé avait reconquis son empire.

— Incompréhensible nature ! murmura le docteur.

— Constitution d'acier, compléta de Sambry.

— C'est étrange. Il renaît quand il veut.

— Pourvu que ce ne soit pas une guérison factice.

— Sur ma foi, non.

— Alors tout est au mieux.

Ce coup de théâtre avait momentanément fait oublier la fuite des porteurs, et tout le monde s'abandonnait à la joie de retrouver ainsi, spontanément rétabli, celui pour lequel on avait, depuis quelques jours, tant de sombres inquiétudes.

Cet heureux événement simplifiait beaucoup la situation actuelle des voyageurs, puisqu'il leur permettait de marcher à leur guise et qu'en outre, il leur donnait une tête et un aide en plus.

De Sambry était enchanté de ce quasi-miracle et serrait avec effusion les mains de sir William.

— Que je suis content ! répétait-il à plusieurs reprises.

— Oui, oui, fit l'autre, j'ai de nouveau frisé le trépas.

— Toujours à cause de vos imprudences.

— Ah ! par exemple !

— Certes, vous êtes la faute unique de ce qui est arrivé.

— Merci bien pour le compliment.

— Il est, pourtant, pleinement mérité.

— Et en quoi, s'il vous plait ?

— Votre damnée mauvaise habitude.

— De quoi ?

— De toujours vouloir faire autrement que le commun des mortels.

— Mais qu'ai-je donc fait ?

— Si vous étiez resté tranquillement assis sur le dos de votre âne comme nous, rien de fâcheux ne vous serait arrivé.

— C'est pourtant vrai !... Je me corrigerai... Mais à propos, qu'est-il advenu de mon mulet ?

— Ah, celui-là l'a payé pour vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Il s'est noyé.

Sir William eut un geste tragique et ses yeux s'humectèrent d'une véritable larme.

— Noyé ! s'écria-t-il, comme écoeuré.

— Oui, ni plus ni moins.

— Et n'a-t-on pas tenté de le sauver ?

— Certainement ; mais comme il fallait d'abord vous retirer de l'eau, on n'a eu le temps qu'ensuite de songer à votre monture.

— Et pendant cet intervalle la bête était morte ?

— Comme vous dites.

— Eh bien, on a mal fait. Parole d'honneur, je ne sais ce que je donnerais pour posséder encore mon pauvre mulet. Je tenais à ce brave animal, voyez-vous.

— Je le conçois ; mais enfin, il fallait sauver l'homme avant la bête.

Sir William resta sans répondre.

De Sambry le croisa avec curiosité.

— Ah ça ! fit-il ; vous avez l'air de penser le contraire.

L'Anglais sortit comme d'un rêve.

— Si, si, répondit-il. C'est égal, mais j'aimais bien mon mulet.

Le chef ne put s'empêcher de sourire à la naïveté de sir William, ce type unique, qui eût été parfaitement capable de regretter qu'on l'avait sauvé, lui, d'abord, et son âne après.

— Et maintenant, dit de Sambry, vidons une bouteille à la santé de notre cher camarade, qui vient de nous être rendu plus tôt que nous ne l'avions espéré.

Le souper étant terminé, on fit honneur à la proposition du chef, et les explorateurs, réunis en cercle devant la tente, s'abandonnèrent à une douce causerie, pendant laquelle on savourait un bon cigare.

La nuit, descendue complètement, imposait à la terre un silence religieux, interrompu vaguement par le gazouillement lointain des oiseaux nocturnes ou par les appels stridents des oiseaux de passage, qui fendaient les airs à des centaines de mètres de hauteur, et qui, dans un vol invisible, s'en allaient chercher asile dans d'autres parages.

De temps en temps quelque fauve jetait aux échos ses rugissements ou ses hurlements féroces, mais ce vacarme se levait à une distance si grande que l'on pouvait hardiment certifier n'avoir dans le voisinage du campement aucun de ces hôtes importuns.

Le temps était superbe de douceur.

Une brise légère tempérant les chaleurs et répandait dans la nature une tiédeur bienfaisante qu'on respirait à pleins poumons, comme on respire des senteurs embaumées.

Au milieu de ces charmes mystérieux, les explorateurs oublièrent involontairement les misères de leur vie d'aventures et laissèrent aller leurs sens à la contemplation des grandeurs de la création.

— Quelle belle nuit ! fit le chef.

— En effet, répondit sir William, je me sens revivre.

— Il me semble que je pourrais rester ainsi des heures entières, sans songer au repos.

— Et pourtant, le repos est nécessaire. Quand partirons-nous ?

— Vous êtes pressé, mon ami. Ne ferions-nous pas sagement de rester encore quelques jours ici, jusqu'à votre complet rétablissement ?

L'Anglais haussa les épaules.

— Moi, dit-il, je me porte comme un charme.

— Prenez garde ; n'allez pas trop vite en besogne.

— Je vous assure que ma santé est aussi bonne que la vôtre.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? demanda de Sambry en se tournant vers Harris.

A son tour, celui-ci haussa les épaules.

— Mon avis ne sert de rien, fit-il ; sir William prétend être guéri complètement. Si je disais le contraire, il rirait de moi.

— Mais certainement, mon cher docteur, je rirais de vous. Je vous répète que je suis bien portant, et je ne comprends pas votre manie de faire de moi un malade malgré lui.

A cette tirade, débitée avec un sérieux imperturbable, les explorateurs ne purent retenir leur hilarité.

Décidément sir William n'en disait ou n'en faisait jamais d'autres.

— Soit, reprit le chef ; il est donc admis que vous êtes guéri.

— Mais à coup sûr, je le suis, insista l'Anglais.

— Dans ce cas nous pouvons marcher ?

— De suite, si vous voulez, interrompit sir William.

Et il se leva carrément comme pour se mettre en route.

De Sambry le retint.

— Pas tant d'empressement, fit-il ; si je dis que nous pouvons marcher, j'entends que nous le ferons demain, au lieu d'attendre encore quelques jours.

— Et où allons-nous ?

— Tout droit sur Okolo-Bouali.

— Nous rentrons ainsi dans le tracé de notre itinéraire primitif ?

— Oui.

— All right !

— Seulement je voudrais bien ne pas rester longtemps dans ce village.

— Vous êtes de mon sentiment, n'est-ce pas, docteur ?

— Tout-à-fait, approuva Harris.

— D'ailleurs, reprit le chef, rien ne nous retient à Okolo-Bouali.

— Absolument rien.

— Et puis je ne voudrais pas nous exposer à une deuxième édition de la scène de Ngango.

Sir William ouvrit de grands yeux.

— La scène de Ngango ? interrogea-t-il.

— Mais oui.

— J'en ignore le premier mot.

— C'est juste, répondit le chef ; vous étiez malade.

Et il se mit à exposer à sir William un récit fidèle de la méchante réception qu'on leur avait faite dans ce village, des discussions soulevées, du coup de feu échangé, du refus des indigènes de leur donner un gîte, même eu égard à la présence d'un moribond dans leurs

rangs, et enfin de leur départ accéléré pour échapper à de plus mauvais traitements.

Comme d'habitude, l'Anglais roula des regards furibonds, crispa les poings et s'épancha en invectives injurieuses à l'adresse des Batéké, qu'il appelait bandits, voleurs, assassins.

— Le plus clair de tout cela, reprit de Sambry après sa narration, le plus clair de tout cela est que nous agirons prudemment en nous exposant le moins possible à de pareilles aventures.

— Ah oui.

— C'est pourquoi je propose de ne nous arrêter à Okolo-Bouali que pour faire un campement sommaire et pour en repartir au plus tôt.

— A moins qu'on nous y reçoive à bras ouverts.

— Pas même alors.

— Voilà de l'entêtement.

— Mais pourquoi, diable, voulez-vous donc absolument stationner quelque part?

— Pour chasser, parbleu!

— Il me semble que les occasions ne vous font pas défaut.

— C'est ce qui vous trompe. Depuis combien de temps n'ai-je plus lâché un coup de fusil, si ce n'est que pour tirer sur les négriers?

— Et, ma foi, vous avez visé juste.

— Je le sais, mais enfin, mon fusil se rouille et mes bras s'alourdissent. Il leur faut du mouvement.

— Très bien. Vous serez satisfait.

— Donc je chasserai à Okolo-Bouali?

— Non pas, puisque nous n'y resterons pas.

— Mais alors, où le ferai-je?

— Ailleurs.

— C'est bien vague et peu consolant.

— Laissez-moi achever.

— Ah!

— Voici mon plan : Nous effleurerons le village précité et de là nous marcherons, à étapes régulières, vers la rivière Congo. Ici se présentent plusieurs points où nous pourrions faire halte ; mais je crois qu'en choisissant Kimpoko, nous resterons dans la ligne la plus directe. Nous pourrions également désigner Brazzaville, si vous le désirez. Dans un de ces deux lieux, qui sont des centres relativement paisibles, nous établirons un quartier-général d'une huitaine de jours, c'est-à-dire de quoi nous refaire un peu des fatigues passées..., et là, mon

cher William, vous aurez tous les loisirs pour vous livrer à vos exercices cynégétiques. Êtes-vous satisfait, maintenant ?

— Oh, plus que satisfait. Le choix des lieux m'est indifférent pourvu que j'aie de quoi chasser.

— Et vous, docteur, lequel préférez-vous ? demanda le chef.

— J'opte pour Kimpoko, fut la réponse.

— Nous voilà fixés. Arrivés là-bas, nous prendrons une décision sur notre route future, sans oublier toutefois que, lors de notre départ pour l'Ogöoué, nous étions intentionnés de parcourir les possessions belges, par voie de terre.

— Une difficulté se présente pourtant, interrompit le docteur. /

— Laquelle ?

— Notre matériel.

— Quel matériel ?

— Mais nos marchandises et nos munitions, pour le transport desquelles il nous manque des bras, depuis la désertion d'une partie de nos hommes.

— Ma foi, on s'arrangera comme on pourra.

— Comment ferez-vous ?

— Ainsi que je l'ai dit.

— Donner à chacun double charge ?

— Oui.

— Les porteurs se rebifferont.

— On les mènera à la raison.

— Encore par la force ?

— S'il le faut, oui.

— Mauvais système.

— Nous n'avons, pourtant, pas à hésiter.

— Enfin, essayons.

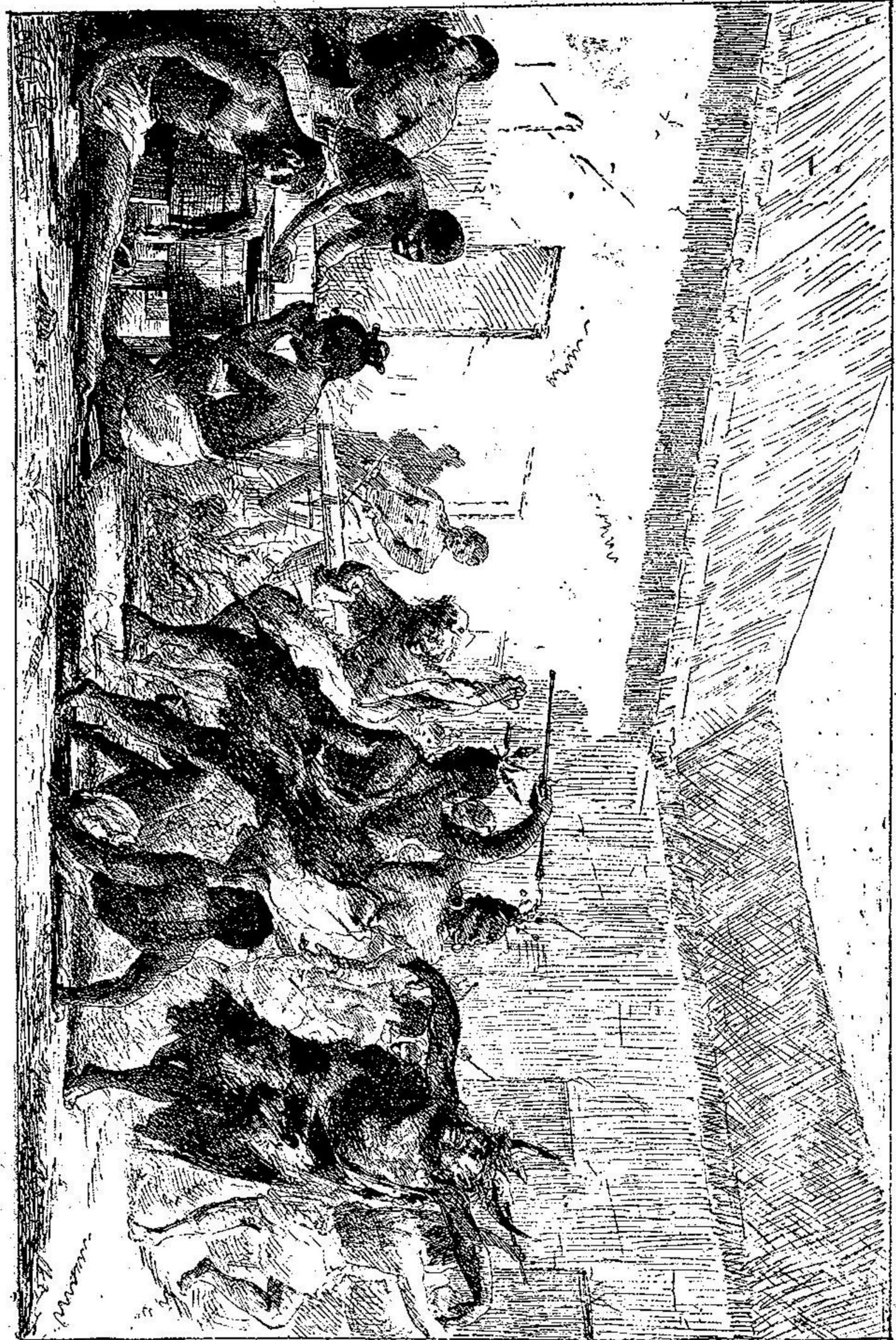
— Donc, nous partirons demain ? demanda sir William.

— A l'aurore.

— Très bien. Et à présent, mes amis, allons-nous coucher. Il se fait tard.

En effet la nuit marchait de son pas de géant, sans s'inquiéter de ce qui se mouvait autour d'elle.

Un quart-d'heure après, les explorateurs dormaient d'un sommeil qui dura jusqu'au petit jour, alors que Mwama, qui avait été de garde, vint réveiller tout le monde.



DES HOMMES ET DES FEMMES DANSaient DES SARABANDES. (p. 151)

